

Illusions comiques

Texte et
mise en scène
Olivier Py

Du 4 au 7 décembre 2007



Illusions comiques

texte et mise en scène

Olivier Py

Décor, costumes et maquillages **Pierre-André Weitz**

Musique **Stéphane Leach**

Lumières **Olivier Py** assisté de **Bertrand Killy**

Assistante costumes **Nathalie Bègue**

Assistant à la mise en scène **Olivier Balazuc**

Assistant stagiaire à la mise en scène **Anouk Hilbey**

Avec

Olivier Balazuc, Michel Fau, Clovis Fouin, Philippe Girard, Mireille Herbstmeyer, Olivier Py et les musiciens **Mathieu El Fassi, Pierre-André Weitz**

Création le 29 mars 2006 au **Centre dramatique national / Orléans - Loiret - Centre**

Production **Centre dramatique national / Orléans - Loiret - Centre**

Coproduction **Théâtre du Rond-Point, Paris ;**

avec le soutien de la **Fondation BNP Paribas ;** de la **Région Centre** et du **Fonds d'Insertion pour les Jeunes Artistes Dramatiques**

Durée du spectacle: 2 h 50 avec entracte

Le texte de la pièce est édité chez Actes Sud-Papiers.

Hommage à Corneille, bien sûr, mais aussi au Molière de L'Impromptu de Versailles ou des Fâcheux, ces Illusions comiques furent l'un des plus beaux succès publics et critiques de la dernière saison. Ce fut également la plus franche incursion dans le domaine du rire qu'ait réussie jusqu'ici le nouveau directeur du Théâtre de l'Europe.

Qu'arriverait-il donc, demande l'auteur, « si le monde entier, les politiques, les prélats, les marchands de mode » étaient « soudainement pris d'une épidémie d'amour du théâtre » ? Olivier Py, présent sur les planches pour interpréter le poète « Moi-même », sera à cette occasion entouré de Michel Fau, dans un rôle qui lui valut le Prix du meilleur comédien, décerné par le Syndicat de la Critique, ainsi que des « camarades comédiens » qui l'accompagnent depuis ses débuts, prêts à célébrer par l'exemple les fastes du théâtre dans tous ses états.

L'art de faire du rire avec notre impuissance

Les *Illusions comiques* s'ouvrent sur un cauchemar en forme de farce; le poète, « Moi-même », découvre avec ses camarades que le monde entier est soucieux de sa parole. Les journalistes, les politiques, les prélats, les marchands de mode, sont soudainement pris d'une épidémie d'amour du théâtre. Comme si la mort desismes savait en dernier recours ouvert une ère du théâtre, comme si l'humanité avouait qu'il est le seul outil de métaphysique, ou au contraire la seule manière d'échapper à la métaphysique, la seule manière de vivre dignement.

Le poète résiste d'abord à cette position inconfortable de « la parole entendue » mais, pris de vertige et poussé par sa mère, accepte toutes les responsabilités du siècle. Il devient en quelques heures le prophète et le héros qui peut répondre à tous les désarrois du temps et à toutes les inquiétudes éternelles. Il sort de son rôle de contradicteur et d'exilé, il n'est plus excentrique, il est le centre. On remet dans ses mains le pouvoir suprême de changer le monde, on laisse son théâtre agir sur le réel et non plus sur le symbolique. Le pape lui-même vient lui demander conseil. Lui seul est à même de donner ce qui est plus précieux que l'égalité sociale, le sens de la vie.

De leur côté, ses camarades comédiens, dans leurs propres rôles, restent dubitatifs sur ce succès planétaire de leur art et défendent que ce que le théâtre doit faire pour le monde, c'est du théâtre et du théâtre seulement.

Qui peut penser aujourd'hui l'artiste comme un marginal révolutionnaire et non comme un prêtre de la culture ? On voit bien que le sujet est trop grave pour susciter autre chose qu'une comédie. Cette comédie donc, bien qu'elle emprunte son titre à Corneille, est une paraphrase de *L'Impromptu de Versailles* de Molière.

La troupe, où chacun joue son propre rôle, tente de donner non pas une mais cent définitions du théâtre et de parcourir son orbe. Elle fait entrer dans la cuisine obscène des répétitions et de la question de l'esthétique du jeu, on assiste à l'ivresse et au vertige de figurer l'humain. Mais les questions d'artisanat conduisent vite aux questions fondamentales. Le théâtre peut-il être encore politique ? Le théâtre est-il une image ?

Le théâtre est-il sacré, et par quel mystère ? Le théâtre est-il une sorte de religion du sens ou, au contraire, ce qui nous apprend à vivre dans l'absence du sens ?

Les différentes questions qui ont agité le bocal avignonnais en cet an de grâce 2005 sont réfléchies dans tous les miroirs possibles, théologie, révolution, statut de l'image, civisme, politique culturelle, etc...

Les quatre acteurs et le poète jonglent exagérément avec les masques pour figurer poète mort, politiciens de tout poil, mère de vaudeville, tante de province, pape, chien philosophique, fanatiques, philosophes, autant de figures du monde qu'il est nécessaire pour appréhender cent définitions du théâtre.

Le texte a la prétention ridicule de tout dire sur l'art dramatique et le mystère théâtral. La cavalcade politique du poète, à qui on demande plus que des mots, est entrecoupée de leçons de théâtre, dans lesquelles on découvre que le théâtre de boulevard, la tragédie et le drame lyrique sont trois pensées de l'homme et de sa parole.

Cette farce, pièce satirique, comédie philosophique, c'est l'art de faire du rire avec notre impuissance. Cette impuissance est peut-être la pensée la plus nécessaire à l'homme de théâtre et il n'y atteindra, comme l'a fait Jean-Luc Lagarce, figuré ici par « Le poète mort trop tôt » - à qui est dédiée la pièce, que dans un éclat de rire.

C'était pour moi l'occasion de sculpter une sorte de tombeau de Jean-Luc Lagarce, comme on le disait de ces textes qui, au grand siècle, servaient de mausolée littéraire à un homme disparu. Échappé à l'immortalité, il est un spectre qui revient comme reviennent les spectres au théâtre, paternel et exigeant. C'est lui qui le premier, moins encore dans ses textes que dans sa parole au quotidien, a formulé la métaphore du voyage des comédiens comme un exil ontologique. Se refusant à la métaphysique, il aimait se tenir au bord des révélations, au chevet des gouffres, au risque du lyrisme. Cette façon d'envisager la transcendance sans la rejoindre définit peut-être le périmètre religieux du théâtre, subtile incitation à la contemplation non des étoiles mais des destins. Je tente de rendre sa pensée telle qu'elle était au moment de sa mort, sur le point de naître. Il y a dans tous les destins un arpegge du sublime, le théâtre est ce qui nous en donne la conscience. C'est un tout jeune poète qui est mort, juste avant la gloire, à l'aube de sa propre parole. Il n'y avait pas pour Jean-Luc Lagarce

une place pour le théâtre, toute la place était pour le théâtre. Le théâtre seul était son ami dans l'agonie et dans le doute. Il n'a jamais cherché à le comprendre absolument, il s'est laissé éblouir par sa lumière, il a simplement célébré sa magie.

Ce ne sont pas les metteurs en scène qui pensent, c'est le théâtre lui-même, dans sa pratique, sa précarité, son prétexte. Et voir le théâtre, le Théâtre Lui-Même, est le souhait de tous ceux qui vivent dans le jardin des questions.

C'est quand le théâtre parle de lui-même qu'il parle paradoxalement le plus justement du monde. C'est à partir de son ambition folle que l'on peut attiser le feu du comique. Les grandes paroles dont j'ai fait parfois mon style ont ici l'air de se parodier. Nous vivons trop dans l'actualité et trop peu dans le présent. Tout comique est au fond un moraliste, mais un moraliste qui a l'honnêteté de dire « Faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais ». Ou, pour dire autrement, il y a deux sortes de comiques, ceux qui rient des autres et ceux qui rient d'eux-mêmes. Et plus mystérieux encore, ceux qui veulent rire des autres ne font que se démasquer et ceux qui cherchent à rire d'eux-mêmes trouvent quelquefois, dans la boue de leur anecdote, des mythes écornés, des vérités inquiètes, des sagesses boiteuses, des rites inversés, des viatiques saugrenus..., autant de bois sec que l'on ne peut dédaigner à l'approche de l'hiver.

Olivier Py, novembre 2005

Olivier Py

Il est né en 1965 à Grasse. Il dirige l'Odéon-Théâtre de l'Europe depuis le 1^{er} mars 2007. Après une hypokhâgne, puis une khâgne au Lycée Fénelon, il entre à l'ENSATT (rue Blanche) puis, en 1987, au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, ce qui ne l'empêchera pas d'entamer des études de théologie à l'Institut Catholique.

En 1988, il fonde sa propre compagnie, « L'inconvénient des boutures », et assure lui-même la mise en scène de ses textes. Citons, entre autres, *Gaspacho, un chien mort*, 1990; *Les Aventures de Paco Goliard*, 1992; *La Jeune Fille, le Diable et le moulin*, d'après les frères Grimm, 1993; *La Servante, histoire sans fin*, un cycle de cinq pièces et cinq dramaticules d'une durée totale de vingt-quatre heures, présenté en intégrale au Festival d'Avignon 1995 et repris à la Manufacture des Œillets à Ivry en 1996; *Le Visage d'Orphée*, créé au CDN d'Orléans puis présenté au Festival d'Avignon, dans la Cour d'honneur du Palais des Papes, en 1997. Olivier Py met également en scène des textes d'Elizabeth Mazev, *Mon Père qui fonctionnait par périodes culinaires et autres*, 1989; *Les Drôles*, 1993, et de Jean-Luc Lagarce, *Nous les héros*, 1997.

Nommé en juillet 1998 à la direction du Centre Dramatique National/Orléans-Loiret-Centre, il y crée *Requiem pour Srebrenica*, qui a tourné en France, en ex-Yougoslavie, au Canada, aux États-Unis et en Jordanie, puis *L'Eau de la Vie* et une deuxième version de *La Jeune Fille, le Diable et le moulin*, 1999; *L'Apocalypse joyeuse*, 2000; *Épître aux jeunes acteurs*, 2001; *Au Monde comme n'y étant pas*, 2002.

D'autres metteurs en scène commencent à monter ses pièces : *Théâtres* par Michel Raskine au Théâtre du Point du Jour à Lyon, en 1998; *L'Exaltation du labyrinthe* par Stéphane Braunschweig au TNS, en 2001; *La Servante* par Robert Sandoz, en 2004, à Neuchâtel. *Le Soulier de satin*, de Paul Claudel, 2004, reçoit le prix Georges-Lerminier décerné par le Syndicat de la Critique au meilleur spectacle créé en région.

En 2005, création d'une trilogie *Les Vainqueurs*, la même année, Olivier Py met en scène *A Cry from heaven* de Vincent Woods, à l'Abbey Theatre de Dublin.

En 2006, à l'invitation de Jean-Michel Ribes, il présente au Théâtre du Rond-Point « La Grande Parade de Py », ensemble de six spectacles dont il est l'auteur et le metteur en scène : *L'Eau de la Vie*, *La Jeune Fille, le Diable et le moulin*, *Épître aux jeunes acteurs*, *Les Vainqueurs*, *Chansons du Paradis perdu* et une nouvelle création : *Illusions comiques*. En juillet 2006, à l'occasion de la clôture du 60^e Festival d'Avignon, Olivier Py met en scène dans la Cour d'honneur du Palais des Papes un hommage à Jean Vilar, *L'Énigme Vilar*.

C'est également au Festival d'Avignon, en 1996, qu'il interprète pour la première fois son personnage de cabaret : Miss Knife, dans un tour de chant, *Les ballades de Miss Knife*, composé de chansons qu'il a écrites, mises en musique par Jean-Yves Rivaud.

Olivier Py a également joué dans des spectacles mis en scène par Jean-Luc Lagarce, François Rancillac, Pascal Rambert, ou dans des longs-métrages signés Jacques Maillot, Cédric Klapisch, Michel Deville, Laurent Bénégui, Peter Chelsom ou Noémie Lvovsky il tient aussi un rôle dans son premier film : *Les Yeux fermés*, réalisé en 1999 pour Arte.

Depuis une dizaine d'années, Olivier Py a abordé la mise en scène d'opéra. Il en a signé huit à ce jour : *Der Freischütz* de Carl Maria von Weber, à l'Opéra de Nancy, 1999, *Les Contes d'Hoffmann* de Jacques Offenbach, 2001, et *La Damnation de Faust* de Hector Berlioz, 2003, au Grand Théâtre de Genève, *Le Vase de parfums*, musique Suzanne Giraud, livret Olivier Py, à l'Opéra de Nantes, 2004, *Tristan und Isolde* et *Tannhäuser* de Richard

Wagner, au Grand Théâtre de Genève, 2005, *Curlew River* de Benjamin Britten, Edimbourg, 2005, et dernièrement *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy au Théâtre Musical Stanislavski de Moscou.

Lauréat de la Fondation Beaumarchais et boursier du Centre national du Livre, Olivier Py s'est vu décerner le Prix Nouveau Talent Théâtre/SACD 1996, ainsi que le Prix Jeune Théâtre de l'Académie Française 2002. Certains de ses textes sont disponibles aux Éditions Les Solitaires Intempestifs, aux Éditions Grandvaux, à L'École des loisirs, aux Éditions Bayard ou ARTE Éditions; la plupart de ses textes sont parus aux Éditions Actes Sud, qui ont notamment publié, en 2005, son premier roman, *Paradis de tristesse*. Son théâtre a été traduit en anglais, italien, allemand, slovène, espagnol, roumain et grec.

Calendrier des représentations au TNP

Décembre: mardi 4 à 20h00; **mercredi 5** à 20h00; **jeudi 6** à 20h00*;
vendredi 7 à 20h00

*Rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation

Informations pratiques du TNP

Théâtre National Populaire – Villeurbanne

8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex, 04 78 03 30 30

Location ouverte

Prix des places: 23 € plein tarif; **18 €** tarif abonné et tarif groupe (10 personnes minimum); **13 €** tarif réduit (moins de 26 ans, demandeurs d'emploi, bénéficiaires de la CMU, professionnels du spectacle).

Renseignements et location **04 78 03 30 00** et www.tnp-villeurbanne.com

Accès au Théâtre National Populaire. TCL: **Métro ligne A**, arrêt Gratte-Ciel; **bus ligne 1**, arrêt Paul-Verlaine ou **ligne 38**, arrêt Lazare-Goujon; **bus ligne 69**, arrêt Lazare-Goujon.

En voiture, prendre le cours Émile-Zola jusqu'aux Gratte-Ciel, suivre la direction de l'Hôtel de Ville. Le **TNP** est en face de l'Hôtel de Ville. Par le périphérique: sortie Villeurbanne Gratte-Ciel.



Direction **Christian Schiaretti**

Le Théâtre National Populaire est subventionné par le Ministère de la Culture et la Ville de Villeurbanne